

JOURNAL DE MONACO

Du 25 Octobre 1863.

NOUVELLES DU GÉANT.

(Extrait du journal la Nation du 23 Octobre.)

M. Léonce Dupont a reçu, ce matin, de M. Eugène d'Arnoult, notre collaborateur, un des voyageurs du *Géant*, la lettre suivante :

Hanovre, mardi 20 octobre 1863.

Mon cher directeur,

Vous nous avez vu dimanche partir du Champ-de-Mars. Vous avez été témoin de cette ascension majestueuse du *Géant*, s'élevant au milieu des applaudissements de la foule. On nous criait d'en bas : bon voyage ! Hélas !...

A neuf heures du soir, nous étions à Equerlines, nous passâmes au-dessus de Malines, vers minuit nous étions en Hollande. — Je vous fais grâce de la description du ciel, au-dessus des nuages. Nous nous élevâmes fort haut, mais il nous fallut redescendre pour voir au moins où nous étions ; le ciel nous avait fait oublier la terre et il fut impossible de préciser où nous étions. Ceci rendait la position critique. Au dessous, à perte de vue, s'étendaient des marais et au loin on entendait gronder la mer. A la grâce de Dieu ! Nous jetons du lest, et, remontant, nous perdons la terre de vue. — Quelle nuit ! Personne ne dort, comme bien vous le pensez, car l'idée d'aller tomber dans la mer n'avait rien de réjouissant, et il fallut veiller à opérer la descente. Ma boussole, quoique déviée, indiquait que nous marchions sur l'est, c'est-à-dire vers l'Allemagne. — Au matin, après un frugal déjeuner, fait dans les nuages, nous redescendîmes. — Une plaine immense était au dessous de nous ; les villages nous apparaissaient des jouets d'enfants ; les rivières avaient l'air de ruisseaux, c'était magique. Le soleil resplendissait sur tout cela. Vers neuf heures, nous arrivâmes près d'un grand lac ; là je m'orientai et j'annonçai que nous étions à la fin de la Hollande, près de la mer.

Il fallut songer à atterrir pour prendre un peu de lest ; malheureusement le ciel nous avait fait oublier la terre sur laquelle régnait un vent si violent qu'en quelques secondes nos ancres, énormes crampons de fer, ont été brisées. La soupape s'était refermée et le ballon, qui ne pouvait plus nous enlever, se mit à exécuter une course vertigineuse.

Nous nous élevions à vingt ou trente mètres pour retomber ensuite avec une force inouïe. Peu à peu le ballon cessa de s'élever et la nacelle tomba sur le côté. Alors commença une course échevelée, furieuse ; tout disparaissait devant nous : arbres, buissons, barrières, tombaient brisés par notre choc ; c'était effrayant. Tantôt c'était un lac dans lequel nous enfoncions, une tourbière dont la boue épaisse entraînait dans notre bouche et dans nos yeux. C'était à rendre fou. Arrête ! arrête ! criions-nous exas-

pérés au monstre qui nous entraînait. Une voie ferrée est devant nous. Un train passait ; nos cris l'arrêtèrent, mais nous enlevâmes les fils et les poteaux du télégraphe. Un instant après, nous aperçûmes au loin une maison rouge ; je la vois encore, le vent nous poussait droit à cette maison. Pour tous, c'était la mort, car nous devions nous y briser. Personne ne disait mot. Chose étrange, de ces neuf personnes, dont l'une était une femme, qui se trouvaient cramponnées à une mince claie en osier, pour qui chaque instant paraissait être compté, aucune n'avait peur. Les bouches étaient muettes, les visages étaient calmes. Nadar tenait sa femme, la couvrant de son corps. Pauvre femme ! chaque secousse semblait la briser.

Jules Godard essaya et accomplit alors un acte d'héroïsme sublime ; il grimpa dans les cordages, dont les secousses étaient si terribles, que trois fois il me tomba sur la tête ; enfin, il put arriver jusqu'à la corde de la soupape, ouvrir celle-ci, et le gaz ayant une issue, le ballon commença à ne plus s'élever ; mais il filait toujours en ligne horizontale avec une rapidité vertigineuse ; nous étions là accroupis sur la mince claie d'osier. — Gare, criait-on, quand un arbre se présentait ; l'on s'écartait, l'on passait, l'arbre était brisé ; mais le ballon se dégonflait, et pour peu que l'immense plaine que nous parcourions eut encore quelques lieues, nous étions sauvés. Mais voici qu'une forêt se présente à l'horizon, il faut sauter dehors coûte que coûte, car aux premiers arbres la nacelle devra être mise en pièces ; je rentraï dans celle-ci, et m'acroboutant je ne sais comment, car je souffrais d'une blessure au genou, mon pantalon était déchiré, je sautai, je fis je ne sais combien de tours, et je tombai sur la tête. Après un étourdissement d'une minute, je me relevai, la nacelle était loin alors ; à l'aide d'un bâton je me trainai par la forêt, et, après avoir fait quelques pas, j'entendis des gémissements ; Saint-Félix était étendu sur le sol, affreusement défiguré ; sa figure n'était qu'une plaie. Il avait un bras cassé, la poitrine labourée et une cheville démise ; la nacelle avait disparu dans la forêt en franchissant une rivière. J'entends un cri : Nadar était couché à terre avec une jambe démise ; sa femme était tombée dans la rivière. Un autre compagnon était brisé. Nous nous occupâmes de Saint-Félix, de Nadar et de sa femme.

En voulant porter secours à cette dernière, j'ai failli me noyer, car je suis tombé dans l'eau où j'ai disparu. On m'a repêché et j'ai trouvé que ce bain m'avait fait du bien.

A l'aide des habitants on organisa le sauvetage.

Des voitures furent amenées. On nous y coucha sur de la paille. Mes genoux saignaient ; les reins, la tête me semblaient être en capilotade ; mais je n'ai pas un seul instant perdu mon sang-froid ; et je me suis trouvé un instant humilié de regarder du haut de trois bottes de paille ces nuages que la veille j'avais sous les pieds. Est-ce assez d'orgueil ? C'est ainsi que nous sommes arrivés à Ruthem, en Hanovre.

En dix-sept heures, nous avons fait près de 250 lieues. Notre course infernale a dévoré un espace de 3 lieues. — A présent que c'est fini, j'ai des frémissements. C'est égal nous avons fait un bon voyage, et je suis émerveillé de voir avec quelle indifférence on peut regarder la mort la plus affreuse ; car, en outre de nous briser en route, nous avons la perspective de gagner la mer, et combien de temps aurions-nous vécu ainsi ? Je suis heureux d'avoir vu cela, plus heureux encore d'avoir à vous le raconter. Ces allemands qui nous entourent sont de braves gens et nous avons été aussi bien soignés que le comportent les ressources de la petite localité. Bien que l'état de mon genou soit assez grave, je partirais aujourd'hui même si j'étais seul ; mais ma conduite est un peu subordonnée à celle de mes compagnons.

Le maître d'hôtel est le pharmacien du pays. Il fait faire une soupe à la cannelle, ce qui est bien une chose atroce. Ce matin, Jules Godard va à la boucherie chercher un peu de viande, sans quoi, bonsoir à la nourriture. Est-ce être assez malheureux ? J'ai à ma disposition trois servantes aux cheveux couleur de filasse, grandes et robustes comme des dragons.

Je reste encore au lit cette journée. Je suis impotent, et ma main droite seule a du mouvement. Nous avons trouvé ici une vieille alsacienne qui parle français ; elle nous sert d'interprète, et s'est éprise pour moi d'un tendre dévouement. Je commence à m'ennuyer horriblement.

P. S. Je viens d'arriver à Hanovre avec mes compagnons. Je rouvre ma lettre pour vous l'annoncer. Le roi nous envoie un aide-de-camp. Sommes-nous à la fin de nos revers ? Ce qui me console, du moins, c'est qu'on ne rira pas de nous à Paris. Nous avons tenu ce que nous avons promis, et bien au-delà.

Je vous serre les mains.

EUGÈNE D'ARNOULT.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant